

JEAN QUI CROCNE

ET

JEAN QUI RIT

IV

LA CARRIOLE ET KERSAC

Jean et Jeannot marchèrent quelque temps sans parler :

« Dis donc, Jean, dit enfin Jeannot, combien crois-tu qu'il nous faudra de jours pour arriver à Paris ? »

JEAN — Je n'en sais rien ; je n'ai pas pensé à les compter.

JEANNOT. — Combien ferons-nous de lieues par jour ?

JEAN. — Cinq à six, je crois bien.

JEANNOT. — Mais cela ne nous dit pas combien il y a de lieues d'ici à Paris.

JEAN. — Nous aurions dû demander au monsieur voleur ; il nous l'aurait dit.

JEANNOT. — Il n'en sait pas plus que nous. Ces gens riches, ça voyage en voiture ; ils ne savent seulement pas le chemin qu'ils font. »

Une carriole attendait tout attelée devant une maison que les enfants allaient dépasser. Un homme sortit de la maison et s'appêta à monter dans la carriole.

« Monsieur, dit Jean en courant à lui et en ôtant poliment sa casquette, pouvez-vous nous dire combien nous avons de lieues d'ici à Paris ? »

L'HOMME. — D'ici à Paris ! Mais tu ne vas pas à Paris, mon pauvre garçon ?

JEAN. — Pardon, monsieur ; nous y allons, Jeannot et moi, pour rejoindre Simon et pour gagner notre vie ; et nous voudrions savoir s'il y a bien loin et combien il nous faudra de jours pour y arriver.

L'HOMME. — Miséricorde ! Mais vous ne comptez pas y aller à pied ?

JEAN. — Pardon, monsieur ; il le faut bien ; nous n'avons pas les moyens d'y aller dans une belle carriole comme vous.

L'HOMME. — Mais, petits malheureux, savez-vous qu'il y a d'ici à Paris cent vingt lieues ?

JEAN. — C'est beaucoup ! Mais nous y arriverons tout de même. Bien merci, monsieur ! Pardon de vous avoir dérangé.

L'HOMME. — Pas de dérangement, mon ami... Mais, j'y pense, je vais à VANNES ; montez dans ma carriole, c'est votre route, et cela, vous avan-

cera toujours de quatre lieues, car vous n'êtes guère à plus d'une lieue d'Auray.

JEAN. — Bien des remerciements, monsieur ; ce n'est pas de refus.

L'HOMME. — Alors, montez vite et partons. Je suis pressé. »

Jean grimpa lestement et fit grimper Jeannot, qui n'avait pas dit une parole. Jean se mit près du maître de la carriole ; Jeannot se plaça dans le coin le plus reculé. Le brave homme, qui recueillait les petits voyageurs, fouetta son cheval, et on partit au grand trot. Jean était enchanté ; il n'avait jamais roulé si vite. Jeannot semblait effrayé ; il se cramponnait aux barres de la carriole. Le conducteur se retourna et regarda attentivement Jeannot.

L'HOMME. — Ton camarade est muet, ce me semble ? »

Jean rit de bon cœur.

JEAN. — Muet ! Pour cela non, monsieur ; il a la langue bien déliée. Il ne dit rien, c'est qu'il a peur.

L'HOMME. — Peur de qui, de quoi ?

JEAN. — Je n'en sais rien, monsieur ; il a toujours peur. Jeannot, réponds donc à monsieur qui a la politesse de s'inquiéter de toi.

JEANNOT. — Que veux-tu que je dise ? Je ne peux pas causer, moi, quand j'ai peur.

JEAN. — Là ! Quand je disais qu'il a peur.

L'HOMME. — Et de quoi as-tu peur, nigaud ?

JEANNOT. — J'ai peur de votre cheval qui court à tout briser, et puis de vous aussi. Est-ce que je sais qui vous êtes ?

L'HOMME. — Comment ? Polisson, vaurien ! J'ai la bonté de te ramasser sur la route, et tu oses me faire entendre que je suis un mauvais garnement, un voleur, un assassin peut-être. Si ce n'était ton camarade, je te flanquerais dehors et je te laisserais faire ta route à pied.

JEAN. — Oh ! monsieur, pardonnez-lui ! Il ne sait ce qu'il dit quand il a peur. C'est une nature comme ça ? Il s'effraye de tout, et tout lui déplaît.

L'HOMME. — Pas une nature comme la tienne, alors : tu me fais l'effet d'être un brave garçon.

JEAN. — Dame ! monsieur, je suis comme le bon Dieu m'a créé et comme maman m'a élevé. Je n'y ai pas de mérite, assurément. Le pauvre Jeannot, monsieur, il est un peu en dessous, un peu timide, parce qu'il a perdu sa mère, qui était ma tante ; c'est ça qui l'a aigri.

L'HOMME. — Tant pis pour lui. Je ne veux seulement pas le regarder ; son visage pleureur n'est pas agréable à l'œil ni doux au cœur. Et quant à ce que disait ce polisson, qu'il ne savait pas qui j'étais, je m'en vais te le dire, moi. Je suis un fermier d'auprès de Ste-Anne ? je vais à VANNES pour acheter des porcs, et je m'appelle KERSAC.

JEAN. — Merci, monsieur Kersac ; nous som-